Eddie

Aucun d'eux ne me croirait, si je le racontais. Alors je ne dis rien. Je ne mens pas, mais je me tais. La plupart des enseignants auxquels j'ai affaire pensent que je viens, comme les autres, d'une famille ordinaire. Ils ne savent pas qui je suis, et même s'ils l'ont su, presque tous ont dû oublier les titres des journaux. Tant d'années ont passé.

Tout a commencé par des coups à la porte.

– Ouvrez ! Police ! Ouvrez cette porte, s'il vous plaît !

Effrayée, maman a poussé un petit cri aigu et s'est recroquevillée un peu plus dans le fauteuil, tout en continuant à arracher de ses ongles le rembourrage des accoudoirs. Les coups n'arrêtaient pas. Ça cognait et ça cognait. Mais bizarrement la voix, dehors, restait calme.

– Ouvrez, s'il vous plaît !

Elle ne se faisait ni plus forte ni plus impatiente. Au contraire, elle semblait presque lasse, comme si la personne qui nous appelait à travers la porte n'avait jamais espéré de réponse.

– Nous savons que vous êtes là, Mrs Harris. Je vous en prie, ouvrez ! Vous n'avez rien à craindre.

Je me suis dit, je m'en souviens, que c'était insensé. Ils n'avaient donc aucune idée de ce qui arriverait à maman quand Harris rentrerait, si elle déverrouillait la porte ? Il avait établi des règles dont la plus importante était justement de ne laisser entrer personne – sans parler de l'interdiction absolue de faire du bruit, de s'agiter ou de poser des questions.

La voix a tenté une autre approche :

– Edward ?

Puis un silence. Et, pensant peut-être qu'on ne m'appelait pas comme ça, elle a risqué :

– Eddie ? Ed ? Es-tu là, avec ta mère ?

J'ai regardé dans sa direction. Mais elle s'était enfoncée encore plus profondément dans le fauteuil, la tête enfouie dans les bras.

– Bon. (La voix restait patiente.) Mrs Harris ? Eddie ? Éloignez-vous de la porte, nous allons être obligés de l'ouvrir de force.

Je ne voyais pas comment ils allaient faire. Chaque fois que Harris quittait l'appartement, maman devait tirer les deux verrous et mettre les deux chaînes. Pourtant j'ai entendu presque aussitôt un raclement métallique. Quelqu'un soulevait la porte en faisant levier du côté des gonds. Là, j'ai compris qu'il leur

faudrait moins d'une minute pour entrer. Harris l'avait dit je ne sais combien de fois quand il maugréait contre les fenêtres ou les portes de placard déglinguées qui ne fermaient plus :

– Si je tenais celui qui a conçu ces apparts, je le foutrais au bout d'une corde !

Il y a eu alors le bruit terrible de quelque chose qui éclate en mille morceaux.

Ils étaient là.

Cinq personnes. Ça m'a surpris puisqu'on n'avait entendu qu'une voix. J'imagine que les autres s'étaient tus pour qu'on ne les prenne pas pour des types de je ne sais quelle mafia venus récupérer l'argent que leur devait Harris. Parmi eux, il y avait trois policiers – deux types baraqués et une grande femme. Derrière, deux autres personnes : un gros bonhomme presque chauve et une femme rousse.

Ils avaient tous les yeux rivés sur moi.

– La vieille dame disait donc vrai, a murmuré l'un d'eux.

J'étais mal à l'aise. Je n'avais pas l'habitude de croiser le regard des gens : maman gardait constamment les yeux baissés, et moi, j'évitais autant que possible de dévisager Harris pour ne pas le contrarier.

Ils ont balayé la pièce du regard. La jeune femme

aux cheveux flamboyants a sorti une poignée de mouchoirs en papier pour se boucher le nez.

– Qu'est-ce qui empeste comme ça ?

Mais personne ne lui a répondu, car l'officier de police qui nous avait pressés d'ouvrir la porte demandait déjà :

– Quand Bryce Harris doit-il rentrer ?

La question m'était adressée. Aucun d'eux n'avait accordé plus qu'un bref coup d'œil à ma mère. Elle s'était tellement tassée dans le fauteuil qu'on ne voyait même plus le peu de cheveux que Harris lui avait laissés sur le crâne.

J'ai secoué la tête. Je ne savais pas à quelle heure il devait revenir. Parfois on s'affolait pour rien, prenant pour ceux de Harris les pas de quelqu'un d'autre crissant dans l'escalier. Mais il lui arrivait souvent de rentrer assez tôt, comme s'il avait voulu nous prendre en défaut.

L'homme qui ne portait pas d'uniforme s'est accroupi près de moi.

– On t'a sûrement fait peur, j'en suis désolé.

Je n'ai pas répondu. Il a continué.

– Je m'appelle Rob. Rob Reed. Je travaille pour les services sociaux.

D'un geste de la main, il a désigné la femme.

– Cette dame aussi. Il faut que je t'explique : tu ne

peux plus rester ici. Alors, dans un premier temps, nous allons te faire sortir de cet appartement et t'emmener.

J'ai dû écarquiller les yeux. Je n'en étais pas sorti une seule fois depuis que Harris nous avait fait emménager ici, parce qu'une femme de mon école maternelle venait très souvent à la maison parler à maman.

Il m'a regardé plus attentivement.

– Eddie ? Edward ? Est-ce que tu comprends ce que je dis ?

J'ai sans doute acquiescé, car il a posé les mains sur ses genoux et s'est relevé, visiblement soulagé.

– Ne t'inquiète pas, ta mère vient aussi, m'a-t-il rassuré, avant d'ajouter, en interrogeant les autres du regard : On est d'accord ?

Tous les yeux s'étaient tournés vers les tibias de maman, couverts de bleus.

– Plus que d'accord : on va pas la laisser ici à attendre sa prochaine raclée, a marmonné un des policiers avant d'adresser un signe de tête aux deux femmes. Vaut mieux l'emmener.

Elles ont avancé jusqu'à maman qui a gémi quand elles ont ôté ses mains de son visage et l'ont prise sous les bras pour la soulever. Un des autres policiers s'est tourné vers moi :